

Dimanche 12 août 2007

Jean 4,19-26

Pierre Prigent
Strasbourg

Le texte s'inscrit sur un arrière-plan historiquement déterminé : on connaît l'hostilité qui dresse les juifs de Judée (avec la capitale, son temple et donc son culte) contre les Samaritains. Cela date de l'exil, des mouvements de population subséquents (repeuplement de la Samarie par des étrangers de religion païenne) et des réticences samaritaines face au judaïsme rigoriste que promeut Jérusalem. On sait que la tradition samaritaine ne reconnaît comme « canonique » que le Pentateuque. Ceci doit être rappelé, mais on veillera à ne pas se laisser entraîner par la facilité d'un trop long développement historique : ce n'est que le décor, or c'est l'action même qui nous importe.

Pour la Samaritaine Jésus est un prophète et, comme les grands prophètes, il est appelé à se prononcer sur le culte que Dieu demande : quelle religion attend-il ? En effet sur ce point il y a débat. Le prophète doit donc se prononcer.

La réponse de Jésus montre d'abord une acceptation des termes de la question : dans la controverse entre Jérusalem et la Samarie, le point de vue défendu par cette dernière n'est pas tenable. C'est la tradition judéenne qui est porteuse de vérité. On verra plus loin pourquoi.

Mais Jésus dépasse aussitôt le problème dans les termes dans lesquels la femme veut le poser. Il ne s'agit pas de décider si l'un ou l'autre camp est dans le vrai. La bonne question est de savoir si la vraie religion relève d'une tradition humaine c'est-à-dire d'une connaissance et d'une pratique déterminées par les hommes, fussent-ils les plus religieux du monde, ou bien si Dieu n'a pas décidé d'intervenir d'une manière nouvelle en établissant un autre mode de relation (c'est sans doute le sens étymologique du mot religion) et de communion entre les hommes et lui.

C'est toute la question de l'adoration qui est posée là : qu'est-ce qu'adorer Dieu et lui rendre le culte qu'il veut ? La réponse de Jésus a deux volets :

D'abord il pose que la tradition judéenne est plus fidèle que celle dont se réclament les Samaritains. Il faut bien entendre cette affirmation : la révélation de Dieu ne peut être enfermée dans les limites du Pentateuque comme l'affirment les Samaritains. On ne connaît vraiment Dieu que si l'on entend aussi sa parole à travers les écrits des prophètes. En d'autres termes, Dieu n'est pas seulement le législateur qui inspire la Torah (le Pentateuque), il est aussi le compagnon des siens tout au long de l'histoire. Il leur parle par les prophètes, les exhorte, les reprend, leur promet... parce qu'ils sont ses enfants.

Mais il ne s'agit pas de trancher entre une tradition judéenne et sa rivale samaritaine. Cela fait partie d'une problématique religieuse dépassée car elle ne concerne qu'une adoration seulement humaine, un culte selon la chair. Or le culte que Dieu demande n'est pas réglé par la chair, c'est un culte véritable, selon l'Esprit, c'est le vrai culte

attendu par un Dieu qui est Esprit

Comment comprendre ? Il ne faut pas limiter l'affirmation aux dimensions d'une proposition posant l'immatérialité de Dieu : l'Esprit, c'est Dieu qui se communique directement aux siens à la fin des temps selon la prophétie de Joël.

Depuis Pâques, nous sommes dans les derniers temps. Dieu a fait éclater le cadre religieux du peuple d'Israël. Désormais c'est le monde entier que son plan embrasse ouvertement. L'Esprit est répandu sur la terre de tous les hommes, non pas comme une marée aveugle, mais comme l'offre d'une réalité nouvelle : c'est l'introduction dans le monde d'une nouvelle création.

Pour chacun (à quelque siècle qu'il vive et dans tous les pays), il y a cette possibilité de connaître dès à présent la vérité du royaume de Dieu, d'éprouver la réalité d'une nouvelle naissance, de reconnaître en soi et dans les autres les marques d'une conduite (en pensées et en actes) que la nature humaine et ses penchants ne suffisent pas à expliquer : il y a des gens qui vivent autrement que ce que leurs désirs leur conseillent.

L'Esprit est à l'œuvre, on peut le voir dans le monde, on peut l'accueillir en soi. La résurrection n'est pas un fait appartenant à un passé lointain. Depuis Pâques, l'humanité a compté parmi elle un homme nouveau. Adam n'est plus le type unique de toute vie. Il y a du neuf, le nouvel Adam prouve que l'on peut vivre ici-bas comme un homme de Dieu. Cela ne relève pas de la seule utopie. On n'est pas encore dans le royaume, mais la porte s'en est ouverte et l'on peut y avancer d'un pas pour en découvrir la splendeur.

Servir Dieu est une possibilité réelle. Cela implique une adoration et un culte eux aussi profondément transformés et renouvelés. Ce n'est plus une religion dont les pratiques rituelles savent régler tous les détails. Il s'agit maintenant de « faire la vérité » (Jn 3,21). Les commandements de la Loi ne sont pas abolis, mais ils sont éclairés d'une lumière nouvelle : l'obéissance n'est plus le premier devoir. C'est la foi qui prend la première place : Celui qui croit au Fils de l'homme, dit Jésus à Nicodème (Jn 3,14. 16), connaît une vie que nulle mort ne peut détruire.

Notre texte ne parle pas du Fils de l'homme, mais du Messie. On s'accordera pourtant pour penser que s'il y a une nuance, elle n'est pas essentielle : c'est le dernier chapitre de l'histoire du salut, c'est le dernier envoyé de Dieu vers les hommes.

Le Messie n'était pas toujours pour le judaïsme un envoyé miraculeusement plénipotentiaire. C'est pourquoi notre texte laisse entendre dans la réponse de Jésus une résonance nouvelle et incommensurable : « C'est moi (le Messie) » (v.26). Cette traduction est juste, mais en s'appuyant sur l'emploi étonnamment fréquent dans le 4ème évangile de ces deux mots - *Ego eimi* (voir surtout Jn 8,24 : « Si vous ne croyez pas que *je suis*, vous mourrez dans vos péchés »), on peut soupçonner ici une allusion volontaire à la réponse de Dieu à Moïse qui lui demandait son nom : Je suis (Ex 3,14-15. Dans la traduction grecque, les mots sont ceux que nous lisons dans notre texte !). Peut-être donc, non plus : « C'est moi », mais : « Je suis », c'est-à-dire mon nom est celui-là même que Dieu se donne !

Le Messie n'est pas seulement l'envoyé de Dieu, il incarne la présence de Dieu lui-même. C'est pourquoi tout peut être changé, le culte en tout premier lieu.

